

**Texte de Marie Bechetoille  
sur le travail de Rémi Duprat  
GENERATOR #1**

*Fictions du temps,*  
Marie Bechetoille, mai 2015



Rémi Duprat, *Bellevue*, 2015, 38 x 24 cm, Frac Bretagne, Rennes.  
Production GENERATOR / 40mcube, EESAB, Self Signal.

## Rémi Duprat - Fictions du temps

« Une fiction permet de saisir la vérité et en même temps ce qu'elle cache<sup>1</sup>. »

Sculptures, installations, photographies, les images produites par Rémi Duprat contiennent simultanément une disparition et une apparition. De l'original à la copie, l'artiste convoque et interroge des paysages traversés, pour rendre visible un travail du temps et de la mémoire.

Entre le document et le tableau, les photographies présentent des espaces en mutation, des modifications du paysage urbain et rural notamment via le motif de la ruine. La photographie *Safety Line* (2012) montre les vestiges d'une maison de style architectural traditionnel coréen « hanok ». En parallèle, la photographie *Flat For Sale !* (2012) rend compte du changement urbanistique par la vision de grandes tours de béton vides, elles aussi laissées à l'abandon pour des raisons de financement. La ruine raconte la destruction d'une architecture liée à des savoir-faire locaux, mais plus largement le délaissement d'un patrimoine matériel et immatériel. Autre vision, celle de la photographie *Matin calme* (2012), nom donné à la Corée du Sud que l'artiste pointe avec ironie en raison de l'apparition d'une agriculture mécanique et intensive. Disparitions et métamorphoses, l'artiste donne à voir des formes métaphoriques du temps, des allégories du perpétuel déclin du présent. Les images dévoilent le moment de transition entre un passé et un avenir dont la présence accélère le travail de l'effacement. Avec *Tumulus* (2012), l'image d'une construction de pierre et de terre recouvrant une sépulture, il conserve en noir et blanc la mémoire d'un monument à double titre : un lieu de transmission de la mémoire et un tombeau. « Préfiguration, retour, jugement, téléologie : un *temps* se réinvente là, devant la tombe, dans la mesure même où c'est le *lieu* réel qui se trouve rejeté avec effroi<sup>2</sup> ». Les sculptures révèlent également cette interrogation sur les transformations sociétales. L'artiste prend comme point de départ des objets utilitaires pour travailler sur leur traduction et leur déplacement. La pièce *Open Time* (2012) est une reproduction d'un stand d'un aiguiser de couteaux en Corée fabriquée avec des matériaux sommaires (bois, bâche, carton). Les supermarchés coréens remplaçant les marchés et leurs stands individuels, la précarité des matériaux renforce la perception d'une destruction annoncée. Dans le lieu d'exposition, l'objet reproduit prend le statut de sculpture documentaire, un document à la fois factice et réaliste. Pour *Cabane en kit (Wondumack)* (2012), Rémi Duprat réalise la copie de cabanes conçues par les travailleurs coréens pour s'y reposer. Il présente cette reproduction sous la forme d'un kit en disposant les divers éléments en bois au sol. Cette reconstruction déconstruite laisse imaginer là aussi la disparition progressive de la structure initiale. Le procédé de réification est ici redoublé et inversé, proposant une forme en attente d'un déploiement. Dans ces différentes œuvres, l'image est à la fois un document et une archive, témoins d'un contexte donné, mais également une fiction ouverte et à construire.

À travers des procédés de reproduction, d'assemblage et de déplacement, Rémi Duprat compose de possibles narrations en mêlant des temporalités et des réalités contradictoires. La sculpture *Tente expé* (2012) donne une forme pérenne et dure à un objet mobile et léger. Présentée sur des palettes, elle oscille entre le fixe et le temporaire. Si la tente est à la fois un habitat nomade, militaire, de loisir ou de précarité, son devenir

1. Marcel Broodthaers, Communiqué de presse, Documenta 5, Cassel, juin 1972.

2. Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Critique », 1992, p. 25.

sculptural annule et combine ses différents usages. En partant du réel et de sa copie, l'artiste opère des glissements qui émancipent la forme de l'interprétation. Ce qu'il reste est un nouvel espace de représentation qui ne se laisse pas figer, l'évidence d'un volume, à la fois réceptacle et surface. La reproduction à partir du réel est un prétexte pour créer une forme originale émancipée de sa matrice originelle. Pour *Vamos a la playa (lou satec)* (2013), un modèle de traineau béarnais utilisé pour les travaux agricoles a été rempli par un kit de vacancier : glacière, palmes, matelas de plage, etc. Le travail de la terre et les vacances à la plage sont réunis en un volume dans un détournement de l'usage des formes. L'association d'objets liés à différents contextes historiques, sociologiques, géographiques, les libère de leur fonction pour les amener vers une dimension fictionnelle. Le travail de mise en scène rend lui aussi visible la distance avec la réalité tout en accentuant des problématiques concrètes et actuelles, à l'image de *L'été sera chaud* (2013), un igloo abandonné et esseulé sur le parking d'une station de ski fondant doucement sous le soleil.

Ainsi, Rémi Duprat élabore des fictions du temps. La transformation formelle et symbolique génère des images autonomes, traductions des mutations contemporaines. Si la figure humaine est absente, le regardeur est invité à prendre cette place pour y construire sa propre narration, face à des images qui mettent en évidence des possibles vérités et des absurdités de notre temps. Le factice et le fictionnel sont des moyens de revenir au réel et de proposer une réflexion sur les modifications sociétales, écologiques, politiques et culturelles. L'image inversée, redoublée, reconstruite, fait apparaître la marque du passé et son rapport au futur pour révéler la vision de notre présence éphémère et fugitive. « La trace n'étant pas une présence mais le simulacre d'une présence qui se disloque, se déplace, se renvoie, n'a proprement pas lieu, l'effacement appartient à sa structure<sup>3</sup>».

Marie Bechetoille

-

---

3. Jacques Derrida, « La différance » (1968), *Marges – De la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 25.